

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Paris

Marie-Claire Blais

Numéro 312, été 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81536ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Blais, M.-C. (2016). Paris. *Liberté*, (312), 78–79.

Tous droits réservés © Marie-Claire Blais, 2016

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Paris

MARIE-CLAIRE BLAIS

ÉCRIVAINNE associée à l'américanité, Marie-Claire Blais a aussi effectué de longs séjours en France au début des années 1970. En décembre 1993, dans un numéro de *Liberté* intitulé « Écrire à Paris », elle publiait ce texte qui témoigne de l'importance qu'a revêtue la capitale française dans son travail d'écriture. **L**

PARIS. Paris, c'est un matin de brouillard de 1961 à l'aéroport d'Orly, c'est une lourde atmosphère de violence engendrée par la guerre, ses déchirements politiques et sociaux quand l'Algérie est sur le point d'être indépendante, peu de temps avant les accords d'Évian et l'exode de milliers de Français d'Algérie vers la France.

C'est aussi une modeste chambre, boulevard Raspail, une cohabitation difficile avec des amis boursiers; c'est l'errance le soir, après les repas pris en commun, vers les rues de Montparnasse, c'est la nuit, la solitude de chacun de nous dans notre groupe, filles ou garçons, qui tentons farouchement en secret le risque de nos expériences de jeunesse en pays étranger, rentrant à l'aube à l'hôtel pour croiser nos pâles visages effrayés que reflète le miroir de l'ascenseur.

C'est Guy qui incarne souvent, pendant de longs et brefs séjours, la ville de Paris, son immense culture et son mystérieux passé aux proches sophistications et décadences. Je le compare déjà à un personnage proustien. (N'est-ce pas l'ami aussi qui sera toujours lié à mon aventure d'écrivain vivant à Paris?) Avec son allure de dandy, sa vieille tête d'intellectuel sur de frêles épaules de jeune homme, il a alors trente-trois ans, il est le Jean Santeuil encore mondain qui fréquente les abords de la haute société, bien qu'il ne soit à l'époque, comme l'était Kafka, qu'« un humble employé de bureau », observe-t-il, ce Jean Santeuil qui retarde toujours l'heure d'écrire pour cultiver ses élégants plaisirs, la lecture des auteurs anglais pendant ses voyages à Venise, l'étude de l'architecture, de la peinture, de la musique quand il rentre dans son appartement de banlieue, le soir, après le travail, appartement dont la salle de bain a été installée dehors, dans une cabane du jardin.

C'est ce Guy pauvre que j'aime, celui qui connaît par cœur les opéras de Wagner que nous écoutons à la radio, mollement assis sur des coussins contre les murs du salon,

lequel est dépouillé de meubles (mais pas de tableaux, dont des esquisses de maîtres italiens oubliés que Guy a achetées à bas prix à Florence), Guy, qui d'un doigt semble diriger l'air tout en accompagnant la musique somptueuse du *Vaisseau fantôme*, de *Tannhäuser*, cette musique que nous écoutons ensemble par de longs après-midi, les dimanches, Guy qui me parle aussi de sa dernière découverte (ces découvertes seront constantes auprès de lui) de la peinture de Kandinsky, d'une composition picturale d'une neuve liberté.

Paris, c'est Guy qui me reconforte lors de la parution de mes livres en France, il vient avec moi chez Flammarion pour tenir le premier entre ses mains le livre encore tout frissonnant de la secrète expérience, il m'incite à inscrire vite ma signature sur la page blanche (il y a longtemps qu'il poursuit, me dit-il, les écrivains pour leurs dédicaces, ne possède-t-il pas, et ce sont ses trésors, des témoignages signés de l'écriture fine de Blaise Cendrars, de François Mauriac?); si je lui demande s'il écrit lui aussi, il devient ombrageux et me dit qu'il y a déjà bien assez d'écrivains affamés en France, parfois, plus confiant, il me parle doucement du « grand livre » qu'il écrira, dont je ne verrai que quelques feuillets raturés, griffonnés d'une écriture alerte, c'est le « roman ininterrompu » qu'écrira Guy le temps de sa vie, mais je n'en connaîtrai jamais les profondeurs inquiètes ni le style que j'imagine hautain et tourmenté, car Guy refusera toujours de voir ce roman publié. Ce « roman ininterrompu » de Guy, lequel est toujours retardé au lendemain, comme les grands romans de Jean Santeuil, contenait-il quelque intime similitude avec *Le procès-verbal*, de Jean-Marie Le Clézio, roman d'un jeune auteur de vingt ans qui nous bouleverse tous les deux, comme avaient bouleversé plus tôt Guy les romans de Jean Genet, *Notre-Dame-des-Fleurs*, *Miracle de la rose*, dont je lirai à mon tour avec le même émerveillement la prose majestueuse, surgie pourtant des noirceurs de l'humiliation. Était-ce dans ces écrits comme dans les subtiles métaphores de Le Clézio que Guy éprouvait « cette aventure d'être vivant » que l'auteur du *Procès-verbal* associe au miracle de l'écriture? Pour Guy, comme pour Le Clézio, tout est écriture, « l'écriture seule qui travaille la réalité sans complaisance », longtemps nous n'allons que vers ces terrasses de café du boulevard Saint-Germain où des auteurs ont écrit leurs livres, dans le bruit des foules, l'odeur de fumée acre de leurs cigarettes, c'est le visage de Sartre qui nous apparaît

distraitement dans ce brouillard fumeux; en longeant les rues près du Jardin du Luxembourg, le soir, nous croyons apercevoir la tête digne de Simone de Beauvoir de la fenêtre où elle s'est penchée pour lire; nous nous arrêtons pieusement à cet hôtel où Oscar Wilde a connu l'exil et la solitude, lorsqu'il quitta l'Angleterre pour la France, après des années d'emprisonnement et de travaux forcés dans son pays, nous sommes partout à Paris à la recherche de ces écrivains, de ces poètes dont les inaccessibles fureurs ont pour nous changé le monde, dans la confrontation d'un destin isolé et tragique.

Guy est avec moi aussi lorsque paraît, chez Grasset, *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, la constance de l'appui d'Yves Berger, de Claude Mauriac, l'émeut, le rassure, la responsabilité de l'écriture à venir m'effraie, je suis consciente en cette année 1966 de la course haletante et féroce des éditeurs vers les prix qui seront attribués à leurs auteurs, Paris devient soudain pour moi une jungle où les écrivains se déchirent entre eux dans une avidité complice, car l'écrivain n'écrit plus seul dans sa chambre, il est un objet conquis, un être public que l'on expose à des fins publicitaires, sa pureté est facilement trahie, il sent la précarité de ses travaux menacée, ce seront de misérables semaines, au début de novembre 1966, à attendre avec Réjean Ducharme, Jean Basile, Hubert Aquin, partageant avec eux la même fraîcheur et la même inquiétude, le tremblant verdict qui décernera à l'un d'entre nous le prix Médicis.

De là découlera l'intense et croissante préoccupation de notre littérature à l'étranger, dans ma vie, car ce prix qui est décerné à un seul écrivain quand il est destiné à plusieurs, mérité par tous les autres, montre la richesse de notre littérature, laquelle en ces années-là en Europe est encore perçue comme une littérature d'essence sauvage, inculte. Pendant un dîner qui rassemble les écrivains des prix de l'année, je sais que manquent autour de moi ceux qui devraient être là; auprès d'éditeurs raffinés et cruels qui pensent déjà aux prix de l'an prochain, que la fébrilité de l'argent agite, je me languis de ces présences, Réjean, Jean, Hubert, qui seraient si authentiques en ces heures de triomphe qui nous appartiennent si peu.

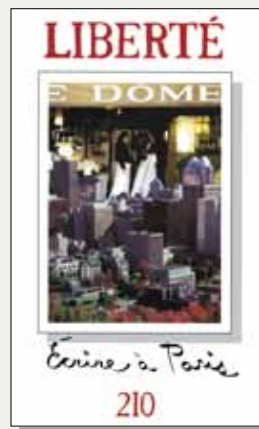
Paris, en 1970, c'est aussi une longue retraite de quatre ans en Bretagne, dans le petit hameau de Sulniac, sur une ferme où, grâce à de merveilleux paysans bretons, Marcel et Jeanne et leur jeune ami, l'ermite écossais David, je verrai vivre en harmonie le chat et la tourterelle, le lièvre et le chien, engourdis de bien-être dans la tiède chaleur du soleil, par ce train sifflant dans l'aube (le train Vannes-Paris) je partirai chaque semaine vers Paris, éblouie, enivrée de quitter mon austère solitude, pour me retrouver le soir à la gare Montparnasse sous la lumière de ses tours, parcourant avec Guy les rues du faubourg Saint-Germain, du Quartier latin, où nous franchirons le seuil d'un café secret qui s'appellera

Le Temps Perdu : dans ce café, aux côtés de Jean-Pierre et de Monique, j'écrirai beaucoup, les personnages qui vont bientôt m'inspirer ce roman, *Une liaison parisienne*, sont déjà là autour de moi, je passe mes nuits à les écouter, à surprendre l'angoisse de leurs visages, et parfois cet espoir lointain, encore candide, qui se lit au fond de leurs regards usés par la pauvreté et la faim, et surtout l'épuisement de l'errance dans ces nuits de Paris où Le Temps Perdu et ses hôtes, Monique et Jean-Pierre, sont leurs seuls refuges, les personnages (mais ils ne sont alors avant tout pour moi que des amis, mes amis inoubliables), Maurice et Madame Popo, des artistes d'un autre temps qui n'ont plus de mai-

sons et qui errent avec leurs chaussures attachées avec une ficelle autour du cou, quelques paquets de vêtements qu'ils ont reçus dans un asile de nuit qui les a recueillis la veille, Maurice qui a été autrefois un premier prix de piano au Conservatoire de Paris, Madame Popo, comédienne qui a joué dans une pièce de Giraudoux et qui ne peut plus rentrer dans son appartement, rue de Buci, car des jeunes voyous s'y sont installés, défonçant la porte, et la chassant, elle, si faible et ivrogne, de son propre logis : que faire, dit-elle, ce sont peut-être mes neveux? Le Temps Perdu, c'est le temple de l'écriture la nuit, la présence de Guy, de Micheline et de Gérard, de l'écrivain et traductrice avec qui je travaille lors de la traduction du *Sourd dans la ville* en anglais, de l'écrivain Carol Dunlop, de l'attention, de la délicatesse infinies de tous ces êtres qui m'accompagnent dans ces lieux nocturnes qu'ils jugent comme les ténèbres

rouges de l'enfer (les lampes ont des reflets rouges au Temps Perdu qui deviendra plus tard le café le Seine), d'autre un peu perdu, dangereux, « baudelairien », disent-ils...

Paris, c'est la douceur de Robert Gallimard m'accueillant dans son bureau, c'est Julio Cortazar qui célèbre cette entrée chez Gallimard par une fête avec Louise et Carol dans son appartement, où je le verrai pour la dernière fois avant cette disparition prématurée, brutale, de Carol, qui avait tant à donner, dont l'âme était toute en nuances discrètes, et profonde, c'est Julio Cortazar, si bon pour moi, c'est un moment de splendeur entre nous tous à Paris. Paris, c'est aussi Georges Belmont, Hortense Chabrier, qui m'assistent admirablement dans la correction de mes manuscrits chez Robert Laffont; je croise le séduisant Robert dans l'escalier, de même que le sourire de Le Clézio m'éclaire dans un corridor, dans la sévère maison de Gallimard, Paris c'est tout cela à la fois, ces jours de bonheur et de deuil et Guy longtemps après, devenu un homme d'affaires, un collectionneur de tableaux qui me dit qu'il serait temps pour lui de déchirer les centaines de pages de son « roman ininterrompu », le sien, le nôtre, à Paris. Ce qui restait peut-être derrière les visages ravagés de Maurice, de Madame Popo, dans l'étincelle de leurs regards, la lumière de ce Paris nocturne d'où renaissait la chaleur humaine, l'espoir. L



LIBERTÉ N° 210
décembre 1993